

Les Québécois face à l'hivernie laurentienne

Louis-Edmond Hamelin

Numéro 88, hiver 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44576ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hamelin, L.-E. (1993). Les Québécois face à l'hivernie laurentienne. *Québec français*, (88), 85–88.

Les Québécois face à l'hivernie laurentienne

LOUIS-EDMOND HAMELIN*

Une intimité inévitable existe entre la nature et l'humanité. Les basses températures et les tempêtes nivales font naître dans l'esprit des hivernants un type de nordicité mentale. À son tour, celle-ci devient le facteur dominant du temps vécu. Aussi l'hiver réside-t-il moins dans le froid, la neige et la glace que dans l'esprit, l'imaginaire et la vision du monde. Psychologiquement parlant, la saison se loge davantage chez l'individu qu'elle ne s'étale dans son paysage environnant. Il existe donc une notion hivernienne composée de deux types d'intrants, l'intrant physique apparent par l'engel des matériaux et l'intrant humain évaluable par l'attitude des citoyens.

En conséquence, l'étude du temps n'appartient pas seulement aux spécialistes des sciences de l'atmosphère ; elle intéresse autant les chercheurs en sciences humaines, les technologues, les écrivains et les artistes. L'hiver, sujet éminemment multidisciplinaire, pourrait être ainsi défini : *Période froide et nivale des interfaces air-terre-eau, variable suivant les attitudes, les techniques, les années et les régions.*

Le néologisme d'hivernie s'applique au territoire qui est caractérisé par les conditions climatiques et humaines de la période entre l'automne et le printemps. L'hivernie mentale correspond à la perception et au vécu de ces *realia* physiques. La Laurentie québécoise s'étend sur la Plaine du Saint-Laurent et ses bordures.

I- LES CHAMPS DE TRAVAUX DES HIVERNANTS

L'hiver est moins l'affaire de la nature que celle de l'homme. Dans les stations scientifiques de l'Antarctique où les traits climatiques sont les plus durs de la terre, ce ne sont ni la nuit polaire ni les températures extrêmes (moyenne de -57° C durant le mois le plus froid au Pôle Sud) qui causent les stress les plus inquiétants ; ceux-ci sont plutôt liés à des éléments humains : conditions de travail, habitat exigü, loisirs peu variés. Les travailleurs mentalement préparés composent le groupe le moins affecté.

Les travaux des géographes dont ceux du Français Pierre Deffontaines sont précieux dans l'inventaire des interventions économiques et ethnologiques de millions d'hommes et de femmes en saison froide. Tous les horizons de travaux y passent : peuplement rural puis urbain, habitation, chauffage, éclairage, vêtement, alimentation, agriculture, production, importation, circulation, communications, trappage, pêche, tourisme et exercice physique. Toutes les fibres du pays vibrent ; plusieurs communautés d'adultes y trouvent même leur principale saison d'activités. La période constitue donc un phénomène majeur à l'intérieur de l'année. À bien des points de vue, « mon pays, c'est l'hiver ».

Quant aux adaptations nécessaires, le seul maître ne peut être le passé. Les améliorations viennent de trois côtés.

A- Les technologues identifient les meilleures solutions à de nombreux problèmes spécifiques : calcium sur les carrosseries des véhicules, résistance du béton et de l'asphalte, îles artificielles de glace, contrôle des icebergs dérivant au large de Terre-Neuve, construction par grand froid, fabrication de neige skiable, qualité de l'air à l'intérieur des édifices, communications téléphoniques, combat contre la déperdition de chaleur subie par le corps.

B- Les services publics développent de nouvelles gestions mieux appropriées aux aventures hivernales : déneigement urbain, déplacement du piéton, protection des berges pour cause nivo-glacielle, carnivals, réseau d'énergie interrelié pouvant agir en cas de panne, taux d'assurance ajusté à la navigation laurentienne dans les glaces. Les interventions, étatique ou municipale, conduisent à une certaine socialisation des ennuis.

C- Ces contributions efficaces jouent cependant contre les responsabilités individuelles qui avaient pourtant forgé les caractéristiques séculaires des hivernants. Ainsi des personnes aux prises avec l'un ou l'autre des inconvénients saisonniers

deviennent démunies. Enneigées par une *bordée*, elles se plaignent de n'avoir même plus de pelles à leur disposition. L'absence de moyens techniques élémentaires et le port de vêtements d'une mode délocalisée accentuent le degré des inconvénients naturels. Le modernisme n'assure pas que des avantages. Se tenir en bonne forme physique et être prêt à contribuer à solutionner ses problèmes locaux peuvent faire toute la différence entre un vécu hivernien acceptable et un autre qui l'est moins.

Les genres de vie, les équipements tant modernes qu'individuels, c'est-à-dire l'engagement de l'individu à résoudre le problème de l'hiver, de même qu'une gestion civique éclairée composent donc des contours quotidiens de l'hiver réel.

2- ÉTAT BIOLOGIQUE ET SANTÉ

L'hiver n'exprimant pas seulement des manifestations météorologiques devient un élément capital de la vie des plantes, des animaux et de tous les sujets de l'*homo sapiens*. Voici quelques propos relevant autant du bon sens que des recherches présentées dans des revues spécialisées.

La physiologie qui étudie les fonctions, les organes et les tissus des êtres vivants en rapport à des facteurs pertinents contribue grandement à la compréhension de certains effets de la froidure.

L'hibernation des animaux fait partie de la longue liste des adaptations à la saison. Le ptarmigan se protège en s'enfouissant dans le tapis nival dont la température est moins basse que celle de l'air ambiant. Des animaux et des oiseaux migrent vers des zones plus clémentes, fait qui semble suggérer à l'homme de faire de même. L'automne, des centaines de milliers de caribous québécois transhument de la toundra à la taïga moins exposée. Pour sa part, la baleine [bowhead] après avoir passé l'été dans l'Océan Arctique migre sur 2 000 kilomètres avant d'atteindre le Pacifique. Le castor passe bien l'hiver dans sa cabane de branches et de boue, sans froid, sans

neige et sans glace tout en gardant accès à ses réserves de nourriture.

La saison agresse les plantes de multiples façons. On observe depuis longtemps le phénomène de la dormance. À la suite d'engels répétés, l'air fend les écorces des arbres ; pour sa part le gélisol aurait été un facteur important dans le catastrophique dépérissement des bouleaux dans tout l'Est de l'Amérique du Nord.

De très nombreuses études concernent la santé des hivernants. Des chercheurs ont acquis des réputations enviées en recommandant tout simplement l'absorption de la vitamine C dans les moments de rhume. Des observateurs plus cyniques pensent que la médication courante n'empêche pas la grippe de durer une semaine, c'est-à-dire autant de jours que si on ne la traite pas ! Utiliser un vaccin et boire beaucoup d'eau nuisent sûrement à l'assaut viral. On s'occupe fort des gélivures légères de la figure, des mains et des orteils que l'on traite par des applications d'un matériel moins froid que l'air (même la neige) aidé d'un onguent antibiotique. Les oreilles qui deviennent momentanément rubescentes indiquent qu'un mécanisme vasodilatateur de défense réactive la circulation du sang en surface ; mais cette adaptation passagère s'accompagne d'une forte déperdition de chaleur qu'il faut contrer sans trop attendre. Des vêtements appropriés économisent ces ennuis. Tout doit être pris en considération. La sueur, venue par le stress ou par effort, gardée sous des vêtements hermétiques, puis gelée, glace rapidement tout le corps, créant un indice élevé d'inconfort. Il faut donc évacuer cette humidité par absorption, libération ou autrement. L'insouciance du piéton favorise l'appartition du bien d'autres inconvénients. Les bottes qui prennent l'eau par la porosité de leur matériel ou de leurs coutures peuvent conduire à l'engel de cette humidité ; la coupe esthétique des chaussures, souvent dessinées pour des climats moins inclements, ne protège pas des engourdissements hypothermiques. Rac-

courcir la durée de l'exposition à la froidure, être sans peur du climat, utiliser tout un arsenal de petites techniques aident les mécanismes biologiques à se défendre de l'hiver.

Parmi les facteurs protecteurs qui jouent d'une façon majeure, se trouve la nutrition. Mais le rôle de celle-ci n'est pas immédiat. Tout ce qui a été bu, fumé et consommé auparavant contribue au niveau sanitaire final de l'individu. Les gens des troisième et quatrième âges en font la démonstration.

Bref, l'état réel de la santé en hiver dépend des stratégies personnelles. Les adaptations physiologiques se produisent suivant les conditions plus ou moins favorables des milieux.

3- ATTITUDES MENTALES ET REPRÉSENTATIONS

On s'est surpris de nos énoncés antérieurs : « L'hiver est dans la tête » et « A froid qui veut ». En fait, ces formules, exagérées sans doute, laissent entendre le poids de la perception dans l'histoire des événements. L'hiver quotidien constitue un univers mixte qui tient autant aux masses d'air qu'à des inventions et des images. La saison froide n'enveloppe pas seulement l'être, elle est dans l'être, mais pas toujours pour le mieux.

La réponse des humains aux hivers froids et rigoureux a fait naître quatre attitudes principales : ne jamais se rendre dans les pays froids, vivre dans ces pays mais aller ailleurs durant l'hiver, être malheureux durant une saison froide artificiellement aggravée, ajuster son comportement aux conditions afin de bien *passer l'hiver* sur place.

Les attitudes sévères reflètent en partie des produits d'héritage dont les racines sont fort anciennes. Les messages de la Bible et des bordures méditerranéennes n'ont pas été perdus en Europe occidentale, source principale du peuple-ment canadien. Les textes littéraires expriment toutes les perceptions. Innombrables sont les allusions canadiennes rem-

plies de jugements hâtifs, à partir de « sortir d'une léthargie de six mois » du pourtant courageux Arthur Buies, en passant par « ma vitre est un jardin de givre » de Nelligan, au « froid noir » qui tue (1989). Associée à l'évaluation négative, l'analogie à la situation politique, par exemple le poème de Gaston Miron, « les Siècles du l'hiver ». Par contre, la littérature laisse des descriptions plutôt admiratives, tels ces vers consacrés à la neige, de Louis Morice (1977) :

« *LE CIEL TOMBE D'AMOUR EN MOUSSE
SUR LE SOL^o
ET LA TERRE FLEURIT EN CRISTAUX
DANS LE CIEL* »

Pour sa part, le langage populaire ne s'éloigne pas du concept de « belle saison » et de l'énoncé répandu « chaud, donc beau », appliqué à l'été.

L'analyse de ces nombreuses inadaptations, disons-le, de ces mauvais développements, tient à une foule de facteurs. Nous identifions, entre autres, la pression sociale. L'environnement culturel suggère, voire impose, des patterns plus ou moins appropriés à la bonne vie. Comme dans le cas de la consommation de l'alcool, du pain tout blanc et de la viande ou comme celui du sucre, du sel ou du tabac, les habitudes à l'endroit de la saison froide sont imbriquées dans des conventions sociales entraînant dont vouloir prendre de la distance exige connaissances, convictions et courage.

Les informations publiques sur le temps, à la suite de prévisions somme toute bonnes, alimentent l'aversion hivernienne de la population. Non seulement les réseaux informent mais, surtout, ils « avertissent » des dangers. Afin d'éviter le reproche de n'avoir pas prédit tel inconvénient, ils en mettent plus que moins. L'information laisse l'impression que les désastres sont une plaie permanente ; le subconscient se charge ainsi d'un supplément d'animosité à l'endroit de l'hiver.

Bref, plusieurs personnes passent un petit hiver de travail ou à l'extérieur mais un gros hiver de soucis par une sur-conscience comme programmée des événements. À la fin, tous les « avertissements météo » et tous les doux appels du palmier des agences de voyage, mis bout à bout, contribuent à créer un sur-hiver qui est un faux hiver.

La peinture canadienne contribue à faire entrer dans la culture de tous les états figuratifs et non figuratifs de la saison froide. D'abord, la luminosité sera saisie par la couleur picturale. Le blanc rosé, le tout blanc, le pastel bleu, les gris légers rendent bien les effets de clarté dans un « ciel laiteux » sur un tapis nival à multiples tonalités ; cet éclat, plus doux que celui de la réverbération physique, contraste avec le sombre des bois, des clôtures, des balises et des ornières. En deuxième lieu, des sujets, même traités suivant les différentes techniques de l'art, sont incontestablement saisonniers. Des artistes, dont J. P. Cockburn, J. Duncan, J. M. Morrice, C. Krieghoff, Clarence Gagnon et M.-A. Suzor-Côté, représentent des scènes très caractéristiques de l'hiver québécois. L'*École des Sept*, en particulier par A. Y. Jackson, produit des tableaux saisissants du Pré Nord ontarien et même du Grand Nord. Pour sa part, le peintre d'origine suisse, René Richard, rend avec puissance des éléments de la froidure du Québec-Labrador. Jean-Paul Lemieux est célèbre par ses tableaux dépouillés, contrastés et tranchés à l'horizontale. Enfin, la pictorialité entraîne les peintres bien au-delà de tout réel identifiable. Ainsi *Danse sur le glacier* (1953) de P.-É. Borduas est interprétée comme le rendu et le transposé de la neige mais ni le titre ni l'étalement de la pâte ne pourraient être pris à la lettre ; cette hivernité indéfinie ne heurte point.

La majorité des habitants hivernent sur place. Les autres se tropicalisent à la semaine. Mais tous, pour mieux *passer l'hiver*, doivent faire un investissement au plan intellectuel, c'est-à-dire prendre conscience que la culture actuelle offre

maintes solutions dans les domaines de la santé, de l'énergie, de l'habitat et des communications. L'essentiel demeure d'accepter l'hiver et de s'y adapter, évidemment avec à-propos. Comment être heureux en entretenant la révolte à l'égard d'un milieu naturel interchangeable. La réconciliation souhaitée diminuerait l'étonnante disparité qui perdure entre les variables physiques et les décisions inappropriées d'un grand nombre d'hivernants. Il n'y a rien d'héroïque dans cette quête d'harmonie. Il s'agit tout simplement d'un développement normal et sensé de communautés vivant dans les écoumènes qui leur servent de patrie.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- Cap-aux-diamants*, Québec, 24, 1991, 78 p. Numéro spécial sur l'hiver.
- Collet, Paulette, *L'hiver dans le roman canadien-français*, Québec, PUL, 1965, 280 p.
- Deffontaines, Pierre, *L'homme et l'hiver au Canada*, Paris, Gallimard, 1957, 293 p.
- Désy, Jean, *La rêverie du froid*, Sainte-Foy, La Liberté, 1991, 155 p.
- Forces, Montréal, n° 88, 1990, 80 p. Numéro spécial sur l'hiver.
- Lamontagne, S.-L., *L'hiver dans la culture québécoise. XVII^e-XIX^e siècles*, Québec, IQRC, 1983, 197 p.
- Montréal Expertise, Hiver/Winter, *First Choice Magazine*, Montréal, FCM, 10, 1, 1991, 112 p.
- Péguy, Pierre, *Jeux et Enjeux du climat*, Paris, Masson, 1989, 255 p.
- Provencher, Jean, *C'était l'hiver*, Montréal, Boréal, 1986, 254 p.
- Trésor de la langue française au Québec, Fichier, Québec, Université Laval.
- Warwick, Jack, *L'appel du Nord*, Montréal, HMH, 1972, 249 p. Traduit de l'anglais par Jean Simard.
- *Professeur émérite, Université Laval.

Paysages littéraires sur fond d'hiver

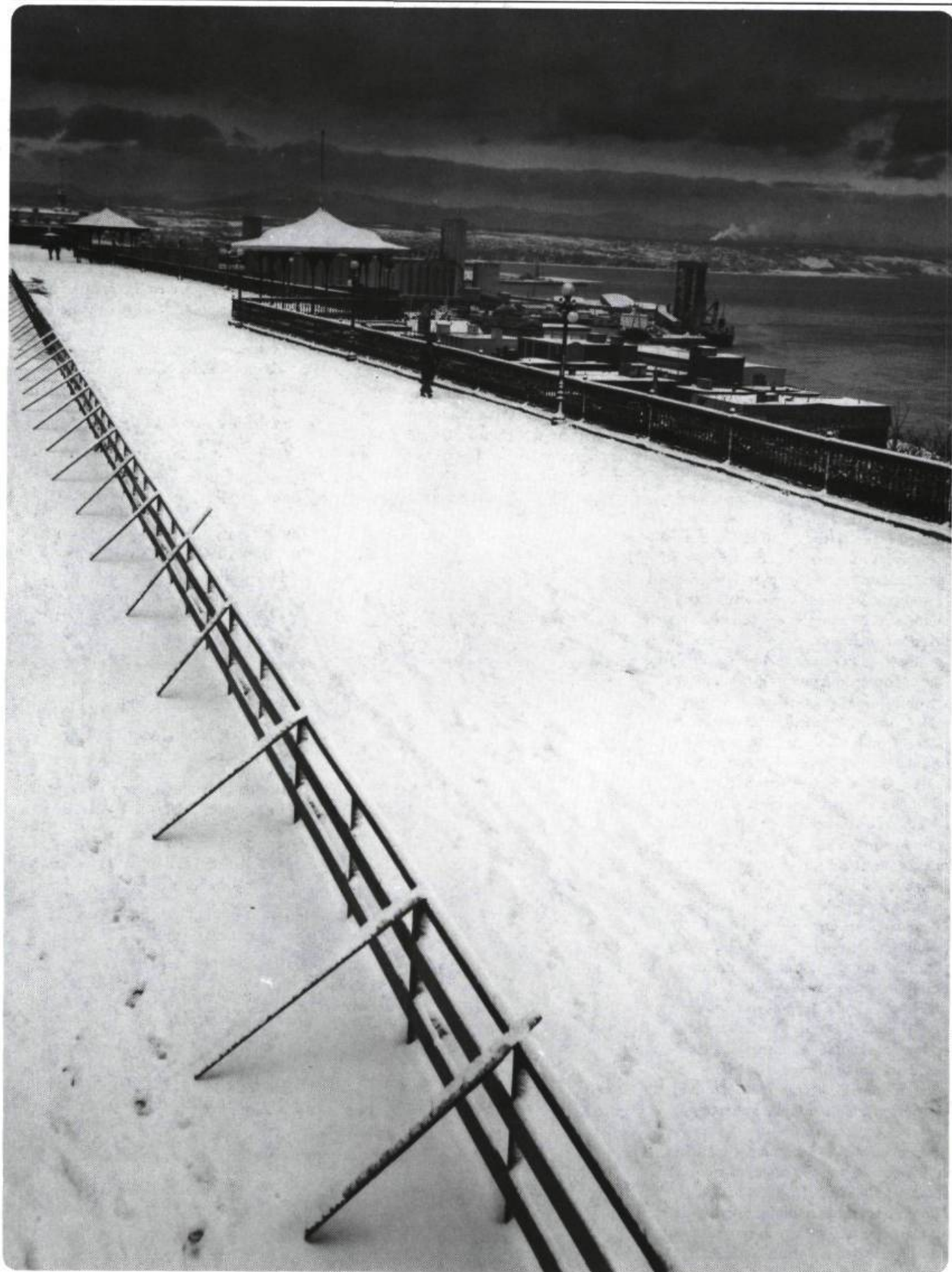


PHOTO: YVES TESSIER